

en Bulgarie mais elle dépasse ce cadre en démontrant des processus similaires chez les orthodoxes. Tout cela marque non seulement la participation de la culture bulgare à un phénomène pan-européen mais aussi à la transition du Moyen âge à l'époque moderne.

La dernière partie du volume est différente par les sujets ainsi que par le style de l'auteur. Sa mission est de nous découvrir la *raison d'être* du volume. Cette partie réunit des *Personalialia*, textes pour les proches de l'auteur : ses maîtres, ses collègues, ses amis qui ont mérité ses paroles chaleureuses. Il ne s'agit pas des célébrations des jubilées, mais de la création et de l'entretien d'un cercle, d'un milieu nécessaire pour les recherches. Les articles sont différents comme le sont aussi les relations de Krassimir Stancev avec les personnes auxquelles ces articles sont dédiés. Les uns sont ceux qui l'ont initié à la recherche et à l'enseignement, les autres sont des collègues et même des adversaires dans les débats d'idées, le troisième groupe est composé par des amis plus ou moins proches. Ils forment tous une communauté qui accompagne l'auteur du volume durant sa vie personnelle et professionnelle. C'est une communauté que nous tous nous avons ou devrions avoir, et qui forme le seul milieu où nous pouvons montrer qui nous sommes et que nous pouvons faire. A son milieu Krassimir Stancev consacre la dernière partie de son livre et l'importance du sujet est brillamment confirmée par le tout dernier texte qui n'est pas écrit par lui mais pour lui, fait par une collègue qui a suivi les pas de son maître.

Le livre de Krassimir Stancev n'est pas nouveau car la plupart des textes qui y sont publiés sont déjà connus, mais il n'est vieux non plus, car la réunion de ces textes dans un volume porte son propre message aux lecteurs. Il est un témoignage d'une présence durable, stable et sensible qui a touché des générations des slavissants en Bulgarie et dans le monde.

Ivan Biliarsky

Andrei PIPPIDI, *Visions of the Ottoman World in Renaissance Europe*, New York, Columbia University Press, 2013, 283 p.

Le dernier livre d'Andrei Pippidi, depuis longtemps attendu, est le résultat de plus de trente ans de lectures et de réflexions, qui ont déjà donné lieu aux années 80 à deux thèses de doctorat, à l'Université d'Oxford (1986) et à l'Université de Cluj (1981), sur un thème cher à l'auteur: la perception occidentale du monde ottoman à l'époque de la Renaissance (*grosso modo* du milieu du XV<sup>e</sup> au début du XVII<sup>e</sup> siècle). Très actuel, le sujet ne l'était pas autant il y a trente ans, mais sa bibliographie s'est enrichie récemment des travaux parfois excellents, comme celui de Margaret Meserve (une élève de James Hankins), *Empires of Islam in Renaissance Historical Thought* (Harvard, 2008).

Le livre est réparti en six chapitres : dans les deux premiers (*An Archeology of Representations et Late Medieval and Renaissance Views of the Ottomans*) l'auteur tâche de dépister et d'examiner les principales représentations du monde ottoman qui se décantent à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance; le troisième (*Three Thinkers and Their Disciples*) explore la pensée politique et la compréhension du monde ottoman de trois parmi les plus influents intellectuels de l'époque, Machiavel, Erasme, et Luther, et de leurs disciples ; le quatrième (*After Erasmus*) prolonge cette analyse à l'héritage érasmien en Europe, tandis que le cinquième (*Anglo-Turcica*) fait un sort à part à la perception du monde ottoman dans l'Angleterre des Tudor. Enfin, le dernier chapitre (*Trade, Politics and Religion*) examine les enjeux commerciaux, politiques et religieux d'une rencontre dont on a privilégié délibérément la dimension intellectuelle.

Au XV<sup>e</sup> siècle, l'attitude des Occidentaux envers le monde ottoman est marquée par les lettrés grecs témoins de la chute de Constantinople. Leur attitude varie entre résignation, chez Doukas, la recherche d'une certaine objectivité chez Chalcondylès, ou l'opportunisme d'un Kritoboulos et surtout d'un Georges de Trébizonde envers lequel l'auteur ne cache pas ses sentiments (p. 34). Un autre élément non négligeable, responsable de la formation d'une image populaire des «Turcs» au XVI<sup>e</sup> siècle, sont les écrits des prisonniers de l'Empire ottoman: l'aventurier vénitien Giovanni Maria

Angiolello, le croate Bartol Djordjević (plus connu sous son nom de plume latinisé Bartholomaeus Georgievits), le voyageur allemand Johann Schiltberger et d'autres. L'attitude envers l'Empire ottoman change progressivement au XVI<sup>e</sup> siècle, avec la neutralité de Francesco Sansovino et notamment avec Pierre Belon, auteur du *Voyage au Levant* (1553), qui accumula le premier savoir encyclopédique sur le monde oriental, mais son nom aurait pu être attaché à celui de son contemporain et compatriote, Pierre Gilles, dont les travaux qui lui vaudront le titre de pionnier des études byzantines (avant Du Cange), *De Bosporo Thracio* et *De Topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus*, sont publiés de façon posthume à Lyon en 1561. Mais Gilles, qui était, comme Belon, un humaniste doublé d'un naturaliste, n'était pas intéressé par l'histoire et les réalités ottomanes. Elles avaient pourtant suscité l'intérêt d'un autre pionnier, Niccolò Sagundino, un ami de Bessarion au service de la République vénitienne, qui avait adressé en 1454 au roi Alfonso de Naples une exhortation à la guerre contre les Ottomans, dont une version enrichie sera publiée plus tard sous le titre *Liber de Familia Autumanorum*. L'ouvrage eut une certaine influence et fut même, comme le montre l'auteur (p. 37–38), partiellement plagié par Enea Silvio Piccolomini (le pape Pie II). L'usage des sources turques devra pourtant attendre l'œuvre de l'historien et l'orientaliste allemand Hans Löwenklau (Johannes Leunclavius), qui publia et annota des annales ottomanes (*Annales Sultanorum Othmanidarum*, Francfort, 1588).

Moins que Machiavel et Érasme, Luther s'est pourtant intéressé au monde ottoman, même si cet intérêt semble avoir été plutôt limité et de circonstance. L'auteur met en évidence l'évolution de son attitude sur la question d'une guerre anti-ottomane (p. 69–76). Au contraire, Melanchthon aura manifesté un vrai intérêt pour le monde ottoman et pour le Sud-Est de l'Europe. Son disciple, Hieronymus Wolf est, à côté de Gilles, un des fondateurs de la byzantinologie.

C'est à juste titre que l'auteur souligne que l'intérêt pour le monde oriental a été biaisé par l'intérêt pour la littérature classique. La préoccupation de sauver les manuscrits grecs dépositaires de l'héritage de l'Antiquité devient un impératif humaniste après la chute de Constantinople qu'embrassent avec enthousiasme des lettrés comme Francesco Filelfo, collègue de Georges de Trébizonde à l'Université de Padoue, le vénitien Lauro Quirini, Crusius, Casaubon ou Fabri de Peiresc. L'importance de la lecture des historiens anciens n'est-elle non plus négligée, car on nous rappelle la place de choix qu'occupe Polybe parmi les lectures de Machiavel, ou celle de Polybe et Tacite pour Justus Lipsius et pour René de Lucinge (p. 68, 90 et 93). Sur la base de ces lectures, Machiavel élabore une théorie cyclique de l'histoire (en particulier, de l'histoire ottomane) dépourvue de références religieuses (p. 69), tandis qu'elles ont nourri également les réflexions sur l'autonomie de la pensée historique de Lucinge, défendue également au XVI<sup>e</sup> siècle par François Baudouin, Jean Bodin et Étienne Pasquier (p. 96). En même temps Bodin et Montaigne formulent une conception historique non-cyclique sur l'histoire de l'Empire ottoman dans le cadre d'une tradition qu'on a pu qualifier d'«érasmienne», à laquelle se rattachent également des figures comme celles de Baudouin et Pasquier, ou de Jacques-Auguste de Thou (p. 101).

Un autre cercle, qui allie l'irénisme érasmien et des idées œcuméniques dans le sillage de Postel, réunit des humanistes chrétiens comme Leunclavius, Crusius, Wolf, Joannes Sambucus (János Zsámboky) ou Václav Boudovec. Les idées érasmienne filtrent la perception du monde ottoman chez toute une série de lettrés dont l'auteur dresse brièvement le portrait intellectuel: Rabelais et Montaigne, en France, Vivès, Laguna et l'auteur de *Viaje de Turquía* en Espagne, Paolo Sarpi à Venise, Thomas More en Angleterre. À force de lire les pages inspirées qui leur sont consacrées on s'aperçoit de la complexité du creuset intellectuel où s'est formée l'image du «Turc», du réseau d'une Europe humaniste qui transgresse et souvent défie les frontières politiques. La conscience de la possibilité d'une relation pacifique et diplomatique avec l'Empire ottoman n'aurait pas pu s'imposer dans l'Europe moderne sans leur influence. C'est une des leçons que l'on peut retenir de ce livre foisonnant, un périple alléchant parmi les hommes et les idées qui ont animé l'Europe de la Renaissance dont la richesse n'est égalée que par une élégance de l'écriture que les lecteurs ne manqueront pas d'apprécier.

Andrei Timotin